

Table des matières

I – Durkheim, Émile David	9
II – Durkheim et Mauss à Bordeaux: une entreprise familiale	23
III – Division du travail, inégalités sociales et ordre social	41
<i>I – L'égalité des chances contre l'égalité des conditions</i>	42
<i>II – Les apories de la solution socio-économique et le choix de la solution socio-culturelle</i>	50
IV – Un discours pour deux méthodes: des Règles au Suicide	57
<i>I – Les règles: les apories d'un discours positiviste dur</i>	60
<i>II – Le suicide: de la méthode douce à la méthode dure</i>	70
<i>III – Une structure causale complexe et (am)bivalente</i>	77
<i>IV – Deux méthodes distinctes pour deux démonstrations</i>	83
V – Durkheim et la mobilité sociale: une posture équivoque	87
<i>I – Une théorie ambiguë de la distribution sociale</i>	91
1 – Égalité des chances et division spontanée du travail	93
2 – Le rôle de l'école dans la distribution sociale	97
3 – L'égalité des chances: une problématique non durkheimienne	103
<i>II – Mobilité sociale et anomie</i>	106
1 – La question de la nature anomique de la mobilité sociale consécutive aux crises économiques	107

2 – Mobilité descendante et suicide	111
3 – Mobilité ascendante et suicide	115
4 – Mobilité sociale et anomie	119
VI – Sociologie sans paroles :	
Durkheim et le discours des acteurs	127
<i>I – L’invalidation du discours des acteurs</i>	<i>130</i>
1 – L’incompétence auto-cognitive	131
2 – L’incompétence socio-cognitive	135
3 – L’incompétence épistémique	138
<i>II – Une reconstruction modélisée des motivations</i>	<i>144</i>
1 – Le choix d’une démarche hypothético-déductive	147
2 – Une modélisation théorique des causes du suicide	149
<i>III – Parole(s) contre parole(s)</i>	<i>153</i>
1 – L’art de comprendre sans écouter	153
2 – Parole contre parole?	156
VII – Émotions et rationalité :	
Weber et Durkheim en perspective	161
<i>I – Questions de méthode</i>	<i>164</i>
1 – Un essai de conceptualisation sociologique	166
2 – Une substruction de la typologie weberienne de l’action	169
<i>II – Weber : les ressorts émotionnels de la rationalisation</i>	<i>173</i>
1 – Comprendre les conduites non rationnelles	174
2 – Les paradoxes du processus de rationalisation	177
<i>De l’action émotionnelle à l’action rationnelle</i>	<i>178</i>
<i>Des conduites rationnelles aux institutions rationnelles</i>	<i>181</i>
<i>Des émotions à la rationalisation : le rôle du charisme</i>	<i>182</i>
<i>III – Durkheim : Les dilemmes sociaux de la vie émotionnelle</i>	<i>185</i>
1 – L’évolution du statut des émotions	186
<i>Phase 1 : La Régulation contre les émotions</i>	<i>186</i>
<i>Phase 2 : Les émotions pour l’Intégration</i>	<i>191</i>
<i>Phase 3 : L’essence émotionnelle de la vie sociale</i>	<i>194</i>
2 – Esquisse d’une théorie durkheimienne des émotions	198
<i>Conclusion : les émotions et le changement social</i>	<i>202</i>

Cet ouvrage réunit une série d'articles ou contributions dont des versions plus ou moins proches ont été précédemment publiées dans des revues ou des ouvrages collectifs. Il est apparu à leur auteur qu'ils étaient susceptibles de constituer un ensemble doublement significatif.

Ces textes illustrent en effet la modernité tant des problématiques durkheimiennes que des réponses qui y sont apportées par leur auteur. Qu'il s'agisse des conditions du maintien et de la légitimité de l'ordre social, des fonctions de l'éducation scolaire, des conséquences de la mobilité sociale, du rapport des individus à leur expérience sociale ou encore du rôle des émotions dans la cohésion sociale, on constatera que l'entreprise durkheimienne a enrôlé la sociologie naissante dans la plupart des débats politiques et sociaux de son temps, et que ces débats sont aujourd'hui encore au cœur des grandes questions que nos sociétés se posent sur elles-mêmes.

Mais, autant que les réponses apportées, les termes dans lesquels les questions sont abordées révèlent la modernité de leur auteur. Dès *Les Règles de la méthode sociologique* de 1895, la rupture est en effet éclatante avec les démarches intellectuelles de ses prédécesseurs; elle sera décisive pour l'avenir de la nouvelle discipline fondée par Durkheim. La sociologie se voit en effet conférer un objet spécifique, une méthode propre et, surtout, un cadre théorique et conceptuel

original en forme de « programme de recherche » lui permettant de quitter les limbes de la simple induction pour entrer dans l'univers majeur des sciences hypothético-déductives.

Pourtant, l'œuvre de Durkheim est loin, dans l'ensemble, de constituer une référence privilégiée pour la sociologie contemporaine. Tant sur le plan épistémologique que sur celui de ses orientations théoriques cardinales, celle-ci semble s'être éloignée d'une entreprise qu'elle juge, de façon inégalement informée, par trop « positiviste » et par trop « holiste ». L'objet de cet ouvrage est aussi de montrer que la sociologie durkheimienne vaut infiniment plus que sa vulgate : que ce positivisme joue le plus souvent le rôle d'un utile garde-fou contre bien des dérives scientifiques et, surtout, que cet holisme est toujours conjugué avec un individualisme qui, à y bien regarder, s'avère décisif dans les processus explicatifs. La lecture des textes présentés ici contribuera peut-être à rectifier une représentation qui se fonde trop rapidement sur les écrits dogmatiques de Durkheim au détriment d'analyses aussi nuancées que subtiles.

À rebours de certaines idées reçues, on trouvera ainsi en Durkheim un auteur à la pensée et à la démarche aussi complexes que mouvantes, un praticien responsable d'une démarche « compréhensive » qu'il a toujours considérée comme indissociable de l'explication causale, ou encore un théoricien convaincu de la « déconstruction » dont se gargarisent certains de nos contemporains. Mais on y reconnaîtra aussi, en décalage sensible avec certaines des orientations les moins bien inspirées de la sociologie contemporaine, un théoricien de l'action privilégiant l'étude des conduites des acteurs sur celle de leurs discours, toujours suspects de rationalisation, un

analyste soucieux de lier étroitement les concepts et les faits, de subsumer les explications dans des systèmes théoriques plus larges, et encore un savant continuellement obsédé par la question de l'administration de la preuve.

Ainsi, l'œuvre durkheimienne nous apparaît tout à la fois plus différenciée, plus moderne et, surtout, plus féconde qu'ont tenté de le faire accroire de trop rapides proclamations de son épuisement théorique et méthodologique. Elle révèle le foisonnement des interrogations (voire des hésitations et des doutes) consubstantielles à toute réflexion sociologique et pouvant seules permettre à cette discipline d'éviter les rigidités et les scléroses qui, plus qu'une autre, la menacent; tout y témoigne d'une profonde clairvoyance des questions préjudicielles, des alternatives essentielles, des dilemmes constitutifs de l'entreprise sociologique. Elle n'en finit décidément pas de nous aider, par son pouvoir propre de stimulation et de suggestion, à accomplir notre incessant labeur de réfutations et de conjectures. C'est là, sans doute, sa véritable modernité.

I

Durkheim, Émile David¹

Émile Durkheim (Épinal, 1858 – Paris, 1917) est à la fois l'un des principaux philosophes du tournant du xx^e siècle et l'un des plus éminents représentants de la génération des « intellectuels » engagés dans l'élaboration et le soutien de l'œuvre politique de la III^e République. Il y a en effet, à l'origine de l'entreprise durkheimienne, un double constat : d'une part, sur la crise de l'intégration du corps social, d'autre part, sur la fragilité des idéaux individualistes de la modernité révolutionnaire, *i.e.* issus des Lumières. Tandis que l'industrialisation et la montée des mouvements sociaux menacent la cohésion sociale, les valeurs de la « personne » sont encore bafouées. Comment concilier l'ordre et le progrès, la société et l'individu, l'autorité et la liberté ? Fondateur d'une « école » sociologique qui s'est elle-même prétendue fondatrice de *la* sociologie scientifique moderne, Durkheim a conduit à travers son statut d'universitaire une entreprise inlassable de construction d'une idéologie et d'une morale. Dans le droit fil de

1. Une version anglaise de ce texte a été publiée in Christopher J. Murray (Ed.), *Encyclopedia of Modern French Thought*, New York-London, Fitzroy Dearborn, 2004, p. 191-194.

la démarche comtienne, il a ainsi tenté de forger les instruments théoriques et méthodologiques propres à produire une connaissance positive du monde social susceptible, selon lui, de fonder une morale et d'inspirer l'action politique.

*
* *

Issu d'une famille vosgienne de rabbins totalement « assimilée », le jeune Durkheim passe par l'École normale supérieure où il suit les enseignements de Fustel de Coulange, de Boutroux et de Renouvier, et où il rencontre Jaurès, Bergson ou encore Janet. Il est désormais agnostique et désire mettre la force de ses convictions intellectuelles et morales au service de l'enseignement et de la science. Après l'agrégation de philosophie (1882) et quelques années d'enseignement dans plusieurs Lycées de province, il effectue un séjour d'étude en Allemagne d'où il ramène un mémoire sur l'état de la philosophie et des sciences sociales. Il est alors nommé à la Faculté des Lettres de Bordeaux (1887) grâce au soutien de L. Liard, alors directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique. Chargé d'un cours de « pédagogie et science sociale », il déploie, tout au long des quinze années de son séjour bordelais, une formidable activité scientifique et académique qui le conduit à la confection d'une douzaine de cours différents, à la publication de trois ouvrages (*De la division du travail social*, 1893; *Les Règles de la méthode sociologique*, 1895; *Le Suicide*, 1897) et de près de trois cents articles, et à la création et à l'animation d'une revue – *L'Année sociologique* (1896).

Au plan personnel, la période n'est pas moins féconde en événements. C'est d'abord, après son

mariage (1887) avec Louise Dreyfus, fille d'un industriel parisien, la naissance de ses deux enfants (Marie en 1888, André en 1892), sa participation au jury de l'agrégation de philosophie dès 1891 et sa titularisation comme Professeur de science sociale en 1896. C'est aussi le formidable succès rencontré auprès de ses étudiants et l'estime unanime de ses pairs. Le jeune prophète d'une science naissante attire en effet très vite, au-delà même de son public étudiant, des auditeurs cultivés, tant bordelais que parisiens, parmi lesquels il trouve ses premiers disciples. Dans le milieu universitaire, le juriste L. Duguit ou encore l'historien C. Jullian sont séduits par sa doctrine scientifique. Pourtant, travailleur forcené (au point de mettre souvent sa santé en danger), chef de famille attentif et intellectuel sans concessions, Durkheim est tout sauf un mondain : le cercle des amitiés personnelles locales semble restreint à ses deux collègues philosophes O. Hamelin et G. Rodier, qui seront de tous les combats.

Car cette période bordelaise n'est pas exempte d'épreuves douloureuses. L'Affaire Dreyfus, qui éclate en 1894, affecte triplement le citoyen juif, l'intellectuel rationaliste et, surtout, le républicain convaincu. Elle va le mobiliser dès l'entrée en scène de Zola en 1898. À une activité scientifique déjà harassante, s'ajoute alors une activité militante inlassable : collecte de signatures pour la révision du procès dans un milieu universitaire hostile ou qui hésite à s'engager ; participation à la fondation nationale de la « Ligue pour la Défense des Droits de l'Homme » de L. Trarieux, dont il préside plusieurs sections girondines ; réponse au catholique dreyfusard Brunetière dans un article resté fameux sur « L'individualisme et les intellectuels » (*La Science sociale et l'Action*, 1970, posth.). Cette activité civique se prolonge dans la

fondation, avec Hamelin, de la branche locale de la « Fédération de la jeunesse laïque » – une association de défense et de promotion de l'éducation populaire, devant laquelle il prononce plusieurs conférences.

En 1902, Durkheim est nommé à la Sorbonne comme suppléant puis successeur de F. Buisson dans une chaire dont il obtient en 1913, de haute lutte, qu'elle porte désormais le titre de « science de l'éducation et sociologie ». Cette période parisienne, tout aussi active que la précédente, est essentiellement consacrée à la promotion institutionnelle de la discipline sociologique, à l'édition de *L'Année sociologique*, ainsi qu'à la rédaction des *Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912). Refusant, malgré son amitié avec Jaurès, tout militantisme politique, Durkheim est cependant profondément engagé dans les combats réformateurs et laïques républicains et, tout particulièrement, dans celui de « La nouvelle Sorbonne » pour rénover l'enseignement supérieur, où il se fera de solides et parfois odieux adversaires. La fin de sa vie sera d'ailleurs marquée, en pleine guerre, par de pénibles attaques personnelles de nature antisémite et par la mort de son fils sur le front serbe. Il meurt le 15 novembre 1917, d'épuisement et de chagrin.

*
* *

Comme dans toute sociologie, il y a, au fondement du paradigme durkheimien une anthropologie, selon laquelle les besoins et désirs des humains sont, contrairement à ceux des autres vivants, infiniment extensibles: il n'existe pas de limite « naturelle » à ceux que les hommes peuvent désirer. Seules des règles externes – c'est-à-dire sociales – peuvent limiter ces désirs en leur définissant un objet. Intériorisées,

ces règles dirigent et disciplinent les aspirations et créent, dans le même temps, la possibilité d'un sentiment de satisfaction. Besoins et désirs humains sont donc, *de facto*, de nature sociale de même que, par essence, les conduites humaines qui en découlent (*Le Suicide*). D'où cette définition du fait social comme « toute manière de faire, fixée ou non, susceptible d'exercer sur l'individu une contrainte extérieure » (*Les Règles*, p. 14). L'individu n'a donc de salut qu'intégré à la société par l'intermédiaire de groupes sociaux fortement cohésifs au sein desquels il trouve les contraintes sociales qui le libèrent de ses démons naturels que sont l'« égoïsme » (*i.e.* l'individualisme) et l'« anomie » (*i.e.* l'indétermination foncière des buts et des moyens).

Dans *Le Suicide*, ce paradigme et ces deux concepts, largement déployés, montrent toute leur fécondité puisqu'on peut démontrer que l'évolution des taux de suicides est étroitement corrélée aux états collectifs soit de dérèglement social (c'est le « suicide anomique » observable au cours des crises sociales les plus graves) soit d'insuffisante intégration des groupes sociaux (c'est, par exemple, le « suicide égoïste » des célibataires). Mais, si la société doit être « suffisamment présente aux individus » par les normes et les liens de solidarité, elle ne doit pas non plus l'être trop ; alors, c'est le suicide « altruiste » des sociétés qui écrasent la personne ou le suicide « fataliste » de celles qui lui imposent des normes insupportables.

Du fait de l'accroissement accéléré de la division des tâches et des fonctions et, par effet, de la multiplication et de la disjonction des segments sociaux, les sociétés modernes sont en permanence menacées d'anomie (*De la division du travail social*). La « solidarité » qui s'y établissait mécaniquement entre des individus partageant les prescriptions et

les représentations d'une même « conscience collective » peine à trouver une forme « organique » où la cohésion sociale ne tient plus à la similitude mais, plutôt, à la *complémentarité* fonctionnelle de segments sociaux – en particulier professionnels. C'est donc dans la réforme de l'organisation politique et sociale par le « rattachement de toutes les fonctions économiques, ou de certaines d'entre elles, qui sont actuellement diffuses, aux centres directeurs et conscients de la société » (*Le Socialisme*, 1928, posth.) et par la liberté laissée aux individus, dans une culture qui ne reconnaît de légitimité qu'aux accomplissements personnels, de réaliser leurs potentialités et de recevoir selon leur mérite, que les sociétés industrielles démocratiques trouveront leur équilibre et les individus leur « bonheur » (*sic*). Ainsi, le rôle de l'État est fondamental pour maintenir la paix civile, en réglementant la vie sociale et l'activité économique. Pourtant, il ne doit pas dicter ces réglementations de manière autoritaire mais veiller simplement à ce que la société soit *convenablement* réglementée, c'est-à-dire qu'elle possède les règles qui *correspondent* à son niveau de développement.

Mais c'est de l'éducation, qui n'est pour la société que « le moyen par lequel elle prépare dans le cœur des enfants les conditions essentielles de sa propre existence » (*Éducation et sociologie*, 1922, posth., p. 41), que Durkheim attend les effets sociaux les plus bénéfiques. Il y voit en effet l'instrument privilégié permettant à la fois que l'individu accepte librement de se plier aux règles sociales sans lesquelles il ne peut vivre, et que la société puisse imposer sans violence les règles nécessaires à son fonctionnement selon son état de développement et, partant, celui de la conscience collective (*L'Éducation morale*, 1925, posth.). Et, pour ce défenseur acharné de l'œuvre

scolaire de la III^e République, c'est évidemment l'École qui doit être le lieu et le moyen privilégiés de l'éducation: d'abord parce qu'elle est mieux en mesure que la famille de socialiser l'enfant à la culture de la société globale, ensuite parce que seule une *institution sociale* peut être revêtue de l'autorité nécessaire à l'action d'enseigner (*L'Évolution pédagogique en France*, 1938, posth.).

*
* * *

Avec *Les Règles de la méthode sociologique*, Durkheim prétend tout à la fois imposer une théorie sociologique générale et donner à sa discipline les fondements de sa démarche empirique. Véritable manifeste, l'ouvrage s'inscrit en effet dans l'orthodoxie du positivisme comtien selon lequel la science peut et doit éclairer l'action si elle parvient à forger des « lois » inductives dont on puisse déduire des explications et des prédictions.

« Considérer les faits sociaux comme des choses » est sans doute la plus fondamentale de ces règles: puisque les faits sociaux ont une existence réelle (qui se manifeste dans leur caractère extérieur et contraignant), il faut leur appliquer les méthodes d'observation et d'analyse qui sont celles de toute science. La méthode « comparative » (ou d'expérimentation indirecte) est ainsi la mieux adaptée à leur explication. Mais, parce que l'abord scientifique du social est rendu difficile par l'étroitesse des liens entre sujet et objet (puisque le sociologue est lui-même un acteur social), il convient d'« écarter systématiquement toutes les prénotions » que les acteurs ont de la réalité et qui la leur masquent. Dans la même perspective, la spécificité des faits sociaux, leur autonomie par

rapport aux autres domaines du réel, interdisent de faire appel à des explications extérieures au monde social et, tout particulièrement, à des facteurs psychologiques ou biologiques – bref, il faut, selon l'adage, « expliquer le social par le social ». Enfin, « faire voir à quoi un fait est utile n'est pas expliquer comment il est né ni comment il est ce qu'il est » (p. 90). Ici, c'est le finalisme spencérien qui est visé : le social ne peut être analysé comme le résultat visé de conduites individuelles intentionnelles mais plutôt comme un produit spontané (« *sui generis* ») d'une alchimie toute mystérieuse (l'« association ») où les parties concourent à la formation d'un tout dans lequel elles se dissolvent pour n'en être plus qu'une dimension.

Est ainsi solennellement affirmée la totale autonomie de la sociologie comme science « naturelle » de la dimension sociale de la réalité. Pourtant, si grosse soit-elle des pires dérives de l'hypostasie, du déterminisme, voire du solipsisme (le « sociologisme » dont ses détracteurs l'ont accusée), cette épistémologie a sans doute permis à cette discipline d'acquérir un statut sinon de science « comme les autres » du moins de science pouvant prétendre le devenir et, comme telle, susceptible de connaître une institutionnalisation à laquelle l'école durkheimienne a brillamment contribué. Par ailleurs, le dogmatisme des *Règles* se trouve transgressé par leur auteur même qui, dans ses travaux les plus pertinents (en particulier dans *Le Suicide*) n'hésite pas – et c'est là ce qui en fait toute la valeur – à descendre « dans le for intérieur » des acteurs sociaux pour rendre compte de leurs conduites et, par conséquent, des phénomènes macroscopiques qui en résultent.

*

* * *

Avec *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, son dernier ouvrage anthume, Durkheim franchit ouvertement les limites de sa propre *doxa* pour délivrer, comme en un dernier message, sa vision définitive de la réalité sociale. La thèse du religieux comme transfiguration fonctionnelle du social par les acteurs eux-mêmes (la société possède en effet « tout ce qu'il faut pour éveiller dans les esprits, par la seule action qu'elle exerce sur eux, le sentiment du divin ; car elle est à ses membres ce qu'un dieu est à ses fidèles », p. 295), est bien connue : à travers la religion, les hommes adorent leur propre société sans laquelle ils ne sont rien et à laquelle ils reconnaissent donc une autorité qu'ils sacralisent.

Si l'ouvrage a autant de difficulté aujourd'hui qu'hier à constituer un acquis décisif de l'anthropologie religieuse, il garde en revanche, pour le sociologue de la connaissance, une « fraîcheur » dont R. Boudon (1999) a pu détailler les vertus scientifiques. Ces vertus, tant méthodologiques que théoriques, sont multiples : elles tiennent, pour l'essentiel, dans la capacité du dernier programme durkheimien à permettre une connaissance scientifique des croyances collectives. Ainsi, Durkheim aurait tenu sa gageure de donner une réponse sociologique au projet de Kant – et même au-delà puisqu'il étend la problématique kantienne à l'ensemble des catégories à travers lesquelles nous pensons la réalité. La catégorie de « cause », en particulier, toute « floue » qu'elle soit même dans les sciences les plus avancées, doit à son caractère indispensable pour l'activité humaine de s'être universellement imposée comme nécessaire. Mais sans doute est-ce l'hypothèse « continuiste » formulée et testée dans cet ouvrage qui est, selon Boudon, la plus remarquable : continuité de l'individuel et du social, de la religion et de la science, de la pensée humaine à travers le temps

– qu'elle soit celle du « primitif » ou celle du savant moderne. Car c'est bien cette hypothèse qui, seule, peut permettre au sociologue d'expliquer les croyances auxquelles il ne croit pas lui-même. Pour autant qu'il admette que les raisons du croyant, à quelque monde social qu'il appartienne, lui sont accessibles dès lors qu'il parvient à raisonner avec les mêmes données empiriques que ce croyant, le sociologue peut en effet, à l'instar de Durkheim dans *Les Formes*, rendre compte de la croyance aux rites magiques, à l'existence de l'âme, ou encore aux pratiques ascétiques ou au sentiment du sacré.

*
* *

L'activité déployée par Durkheim pour imposer sa conception de la sociologie a été inlassable. L'instrument essentiel en fut la revue *L'Année sociologique* fondée à partir d'un noyau de fidèles soigneusement sélectionnés (M. Mauss, P. Fauconnet, H. Hubert, F. Simiand et C. Bouglé). Il s'agissait, loin de l'essayisme superficiel alors à la mode dans ce domaine, de constituer un corpus de connaissances spécialisées et empiriquement fondées, ainsi que de recenser et critiquer l'ensemble de la littérature sociologique contemporaine. L'« École » ainsi formée ne cessa en effet de lutter contre un certain nombre de tendances plus ou moins institutionnalisées en France – telles que l'« inter-psychologie » de G. Tarde, célèbre pour ses *Lois de l'imitation* (1890), la psychologie collective de G. Le Bon (*Psychologie des foules*, 1895) ou encore l'organicisme de R. Worms, fondateur de la *Revue internationale de sociologie* (1893).

Dans sa démarche hégémonique, Durkheim radicalisa la rupture avec la psychologie (rejetée du

côté de la biologie) et les autres disciplines sociales réduites au statut d'auxiliaires de la sociologie. Mais c'est surtout l'assourdissant silence fait autour des travaux allemands de M. Weber et, à un moindre titre, de G. Simmel qui privera la sociologie française de ressources théoriques et épistémologiques particulièrement fécondes. Celle-ci le paiera chèrement, après la disparition de son leader, en peinant à renouveler ses concepts et ses méthodes et, surtout, à s'étendre au-delà des frontières nationales. Ce n'est, effet, qu'en transgressant certains de ses interdits les plus formels que les successeurs durkheimiens de Durkheim (Halbwachs, Simiand ou encore Bouglé) contribuèrent à sauvegarder, au cours des années d'entre-deux-guerres, l'inspiration intellectuelle du maître et la survie de son École. Il reste cependant remarquable que le durkheimisme soit resté largement ignoré Outre-Atlantique où la discipline connut son premier et plus incontestable succès, malgré la tentative de synthèse théorique dans laquelle il fut enrôlé par T. Parsons (*The Structure of Social Action*, 1937) et la lecture méthodologique du *Suicide* par l'École de Columbia (Lazarsfeld et Rosenberg, 1955).

Ainsi, en dépit de son rôle dans l'essor et l'institutionnalisation de la discipline, l'œuvre de Durkheim connaît aujourd'hui un sort étrange: constitutive du bagage académique de tout sociologue, citée et récitée *ad nauseam*, elle reste indéfiniment décriée par ceux-là mêmes à qui elle a permis, en particulier en France, d'être reconnus comme des « scientifiques ». Si elle doit, à cet égard, s'en prendre d'abord à ses propres limites et, surtout, à la manière dogmatique dont elles les a tracées, il faut également déplorer que la connaissance que l'on en a se réduise souvent à une vulgate datée.

Principaux ouvrages d'Émile Durkheim

- DURKHEIM Émile, *De la division du travail social* [1893], Paris, P.U.F., 1973.
- DURKHEIM Émile, *Les Règles de la méthode sociologique* [1895], Paris, P.U.F., 1968.
- DURKHEIM Émile, *Le Suicide. Étude de sociologie* [1897], Paris, P.U.F., 1973.
- DURKHEIM Émile, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* [1912], Paris, P.U.F., 1994.
- DURKHEIM Émile, *Sociologie et philosophie* [1924, posth.], Paris, P.U.F., 1974.
- DURKHEIM Émile, *L'Éducation morale* [1925, posth.], Paris, P.U.F., 1963.
- DURKHEIM Émile, *Le Socialisme : sa définition, ses débuts, la doctrine saint-simonienne* [1928, posth.], Paris, Retz-CEPL, 1978.
- DURKHEIM Émile, *L'Évolution pédagogique en France* [1938, posth.], Paris, P.U.F., 1981.
- DURKHEIM Émile, *Leçons de sociologie. Physique des mœurs et du droit* [1950], Paris, P.U.F., 1969.
- DURKHEIM Émile, *La Science sociale et l'action* (intr. et prés. de J.-Cl. Filloux), Paris, P.U.F., 1970.
- DURKHEIM Émile, *Textes* (3 vol. sous la dir. de V. Karady), Paris, Éd. de Minuit, 1975.

Éléments bibliographiques

- ALEXANDER Jeffrey, *Durkheimian Sociology. Cultural Studies*, Cambridge (Mass), Cambridge University Press, 1988.
- ARON Raymond, *Les Étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1968.
- BERTHELOT Jean-Michel, *1895, Durkheim, l'avènement de la sociologie scientifique*, Toulouse, P.U.M., 1995.
- BESNARD Philippe, *Études durkheimiennes*, Genève-Paris, Droz, 2003.
- BESNARD Philippe (Éd.), *Les Durkheimiens*, Paris, Revue française de sociologie, n° spécial, 1979.
- BESNARD Philippe (Éd.), *Sociologies françaises au tournant du siècle. Les concurrents du groupe durkheimien*, Paris, Revue française de sociologie, n° spécial, 1981.

- BESNARD Philippe, Massimo BORLANDI et Paul VOGT (Éd.), *Division du travail et lien social : la thèse de Durkheim un siècle après*, Paris, P.U.F., 1993.
- BORLANDI Massimo et Laurent MUCCHIELLI (Éd.), *La Sociologie et sa méthode. Les 'Règles' de Durkheim un siècle après*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- BORLANDI Massimo et Mohamed CHERKAOUI (Éd.), *Le Suicide. Un siècle après Durkheim*, Paris, P.U.F., 2000.
- BOUDON Raymond, « Les formes élémentaires de la vie religieuse » : une théorie toujours vivante, *L'Année sociologique*, 1999, vol. 49-1, p. 149-198.
- CHAZEL François, *Durkheim. Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Hatier, 1975.
- CHERKAOUI Mohamed, *Naissance d'une science sociale. La Sociologie selon Durkheim*, Genève, Droz, 1998.
- COENEN-HUTHER Jacques, *Comprendre Durkheim*, Paris, A. Colin, 2010.
- CUIN Charles-Henry (Éd.), *Durkheim d'un siècle à l'autre. Lectures actuelles des 'Règles de la méthode sociologique'*, Paris, P.U.F., 1997.
- CUIN Charles-Henry (Éd.), *Lire Durkheim aujourd'hui*, Paris, L'Année sociologique, n° spécial, 1999.
- CUIN Charles-Henry et François GRESLE, *Histoire de la sociologie*, T. 1, Paris, La Découverte, 1992.
- DAVY Georges, *L'Homme, le fait social et le fait politique*, Paris/La Haye, Mouton, 1973.
- FOURNIER Marcel, *Émile Durkheim – 1858-1917*, Paris, Fayard, 2007.
- GIDDENS Anthony, *Durkheim*, London, Fontana Press, 1990.
- HIRSCHHORN Monique et Jacques COENEN-HUTHER (Éd.), *Durkheim et Weber : vers la fin des malentendus ?*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- LUKES Steven, *Émile Durkheim. His Life and Work. A Historical and Critical Study*, London, Allen Lane The Pinguin Press, 1973.
- MARCEL Jean-Christophe, *Le Durkheimisme dans l'entre-deux-guerres*, Paris, P.U.F., 2001.
- NISBET Robert A., *Émile Durkheim : with selected essays*, Westport (Conn.), Greenwood Press, 1976.
- NISBET Robert, *La Tradition sociologique [1966]*, Paris, P.U.F., 1984.
- PICKERING W.S.F. & Geoffrey WALFORD (ed.), *Durkheim's suicide : a century of research and debate*, London, Routledge, 2000.

PIZZORNO Alessandro, « Lecture actuelle de Durkheim », *Archives européennes de sociologie*, 1963, IV, p. 1-36.

Revue française de sociologie, Numéro spécial : « À propos de Durkheim », 1976, vol. xvii-2.

STEINER Philippe, *La Sociologie de Durkheim*, Paris, La Découverte, 1994.

ZALIO Pierre-Paul, *Durkheim*, Paris, Hachette, 2001.